

LE PRIX DE LA PAIX

DES VOIX S'ELEVENT POUR DEFENDRE LA CANDIDATURE DE DONALD TRUMP AU PRIX NOBEL DE LA PAIX, DOIT-ON Y CROIRE?

LOUIS GAILLARD

(p.10-11)

L'ILE MAURICE APRÈS LE WAKASHIO, PAR ERIC BROUSSE DE GERSIGNY (p.2-3)

A NOUS, LES DROITS DE L'HOMMISTES, PAR LUCAS RIBEIRO (p.4-5)

EI LOCO ENAMORADO - BIELSA - PAR ANTOINE BRAULT (p.12-13)

Le Mural a besoin de vous pour publier.

Le Mural commence l'année avec beaucoup d'espérance. Notre rédaction s'est élargie, nous sommes désormais trente-trois rédacteurs. Notre mise en page a radicalement changé pour rendre le journal plus attractif. Notre récurrence aussi: Le journal sera publié le jeudi, une semaine sur deux. Une édition sur deux étant en papier.

Ainsi, les coûts engendrés par l'impression papier nous obligent à nous tourner vers vous. Nous avons besoin de vos voix aux initiatives étudiantes pour espérer recevoir des fonds afin de **financer l'impression à la COREP** pour pouvoir, comme promis, publier une édition Mural en papier tous les mois, en plus de l'édition numérique.

Pour voter, rien de plus simple:

1. **Checkez vos mails**
2. **Ouvrez celui intitulé " Personnel et confidentiel - Initiatives étudiantes"**
3. **Cliquez sur le lien du mail**
4. **Cochez les 3 Initiatives Etudiantes qui vous plaisent (Le Mural + 2 mdr)**
5. **Validez!**

Vous avez jusqu'au 2 octobre 2020 à 12h, nos vemos!

La rédaction

Alix BERTHELOT-MORITZ, Amélie BERDEIL, Antoine BRAULT, Aurélien ARNOULD, Clara ARCE, Clothilde LECOQ, Emma BOUMEDINE DREMONT, Emma DROUET, Eric BROUSSE DE GERSIGNY, Fernand SAINERO, Jade LEROUX, Judith PARENTI, Lauriane BEAUMONT, Léna ASQUER, Léonie BAYON, Louis GAILLARD, Louise TRAVIGNET, Lucas DUPONT DE DINECHIN, Lucas LUSSEAU, Mathilde BLANCHON, Lucas RIBEIRO, Diego CHOussy, Matthieu HILDRETH, Nicolas CARMONA, Omar EL- OUDGHIRI, Quentin COTON, Sabina TABORGA, Salomé NUNEZ, Santiago ECHEVERRI, Timéo BAILLUET, Tomas AUSTIN, Yasmine EL GHAZI, Zélie BOUSQUET.

L'île Maurice depuis le Wakashio



L'île Maurice, petit pays insulaire s'imposant dans l'Océan Indien grâce à sa position extrêmement influente dans de nombreuses organismes internationaux et à sa présence au cœur de disputes territoriales internationales ! Ou plutôt pays malheureusement inconnu, si ce n'est que pour ses plages et un oiseau qui ne volait pas même quand il existait encore. C'est pourquoi, après de vives concertations avec personne, il a été décidé qu'il était d'une importance capitale de ramener l'actualité mauricienne au devant de la scène dans ce numéro du Mural.

Tout d'abord il faut préciser un petit quelque chose une bonne fois pour toute. Non, l'île Maurice n'appartient pas à la France, ce n'est ni un département, ni une région, ni un territoire, ni même un pays d'outre-mer (on y conduit même à droite). Cette charmante petite île a en effet reçu son indépendance de l'Empire Britannique par référendum le 12 mars 1968 après une stabilisation économique et une forte montée du nationalisme. Maintenant que les bases sont posées, que je ne reprenne personne à faire l'erreur, il n'y a plus d'excuses.

Venons-en donc aux raisons fondamentales de cet article. Le pays vient juste de rentrer dans une période que l'on pourrait aisément nommer le Printemps Mauricien.

Tout cela a commencé par un événement ayant eu une couverture médiatique internationale aussi brève que la campagne municipale de Benjamin Grivaux: le naufrage du navire japonais aux couleurs panaméennes. Le Wakashio s'est échoué le 26 juillet dernier, sur les récifs au large de l'une des plus belles régions de cette île déjà sublime (Vous voyez ? de l'objectivité comme on l'aime). Suite à cela, pas grand chose. Ah si, un flot de mensonges continu se déversa par tous les orifices du gouvernement de Pravind Jugnauth, le dernier rejeton d'une caste politique dans laquelle on retrouve les mêmes noms depuis l'indépendance.

En effet, dès le naufrage, les associations écologistes se sont alarmées du potentiel catastrophique d'un tel événement, tandis que la réaction du gouvernement a brillé par son manque de réactivité. Le peuple mauricien n'a reçu de lui que des mots doux et rassurants (chronologiquement): la coque n'est pas fêlée; la fêlure ne s'agrandira pas; ce n'est pas du pétrole qui s'échappe de la fissure; cela ne deviendra pas une marée noire; la coque ne va pas se briser en deux. A ce niveau là, je pense honnêtement que le gouvernement a décidé de jouer au jeu des contraires sans nous prévenir. Je retiens juste qu'il faudra paniquer à chaque fois qu'ils se voudront rassurants.

Une telle preuve du manque d'intérêt pour leur propre pays ne pouvait que réveiller un sentiment de révolte chez le peuple multiculturel, multiethnique, multiconfessionnel, plurilingue et malheureusement divisé mauricien. C'est pourquoi des mouvements refusant le système actuel se sont formés, et un mouvement populaire de masse a été organisé le 29 août. Ce jour là, des milliers de mauriciens se sont déversés dans les rues de la capitale, unis

comme ils ne l'ont rarement été durant leur Histoire, avec des banderoles à l'aspect coloré et au langage fleuri, en français, anglais et créole. Ce peuple dont l'amabilité est réputée à travers le monde paraît difficilement aux étrangers comme étant du genre à sortir dans les rues et manifester son mécontentement. Cependant, cette démonstration aurait atteint les 150 000 participants selon les organisateurs, sur une population totale de 1 300 000. Les manifestations touchent même la diaspora mauricienne, à Paris, au Luxembourg, à Londres ou encore en Australie. Une nouvelle marche a eu lieu le 12 septembre. Des dizaines de milliers de personnes sont rassemblées sur ce que l'on pourrait appeler les lieux du crime d'où l'on peut apercevoir ce qu'il reste du Wakashio. Pour encore une fois, dénoncer l'inaction du gouvernement, et demander la fin de ce système gangréné par le népotisme.

2 semaines se sont écoulées depuis lors, et le peuple attend encore du changement, tandis que le Premier Ministre dénonce les "pyromanes" qui "envi met dife dan pei" (veulent mettre le feu au pays) en parlant de tout ceux qui veulent son départ. Il s'est également défendu en comparant les dauphins retrouvés morts sur la plage à cause de la marée noire, aux 330 éléphants retrouvés morts au Botswana dans des conditions mystérieuses. Il déclare ainsi que au Botswana on ne demande pas la démission du gouvernement comme à Maurice, car ce n'est dans les deux cas pas de sa faute. On remarque ici que Mr. Jugnauth ne comprend rien aux raisons du mécontentement de son propre peuple, qui est le résultat de décennies de corruption, uniquement déclenché par la catastrophe du Wakashio.

Il me faut aussi ajouter que, plus que les autorités, ce sont les mauriciens eux-mêmes qu'il faudrait féliciter pour la sauvegarde des plages. Avec le peu de moyens qu'ils avaient, nombre d'entre eux se sont rassemblés pour collecter des cheveux, dont les propriétés absorbantes permettent de nettoyer l'eau. Ils

ont construit des barrages pour empêcher l'avancée du pétrole, mais ont aussi été sur la plage, au coeur des miasmes toxiques, pour tenter de sauver ce qui restait de la faune et la flore marine et côtière.

Ce mouvement populaire de sauvegarde de l'environnement est pour moi encore une preuve que le changement ne viendra pas de l'élite, mais bien de la masse, de la masse exaspérée, de la masse ruinée par le confinement et par la marée noire. Et si celle-ci ne s'essouffle pas, ne succombe pas au temps et à la difficulté de la tâche, elle pourrait faire ce que le Hirak a fait en Algérie, ce que la révolution de velours a fait en Arménie, ou encore ce que le mouvement populaire au Liban a fait, à la suite de la tragédie du 4 août dernier.

ERIC BROUSSE DE GERSIGNY

A nous, les "droits de l'hommistes"



Il est assez commun pour la France de se peindre en éclairceuse de la périlleuse route de l'émancipation universelle des être humains. Terre des Lumières ayant irrigué de ses sèves révolutionnaires les racines des futurs droits de l'Homme, la France fait face désormais au questionnement de sa légitimité. Comment se fait-il que le monde ne veuille plus de notre liberté, de notre égalité et de notre fraternité? Comment concevoir que des hommes se refusent sciemment et même fièrement les droits inaliénables que Lafayette et consorts inscrivent dans le marbre de nos constitutions occidentales?

L'universalité du droit ne ferait plus sens. La naissance des démocraties "illibérales" de l'Est de l'Europe séparent le concept de démocratie de celui de la liberté (et donc des droits de l'homme). On pourrait donc élire son représentant sans pour autant disposer de l'entière liberté de critique, de mobilisation ou de manifestation. Dans une interview donnée en 2016 au média d'extrême-droite Le Boulevard Voltaire, Eric Zemmour affirmait "Ce qui nous tue, c'est le droit-de-l'hommisme". Cette sentence acrimonieuse renie l'ordonnance de la déclaration des droits de l'Homme et du citoyen de 1789 d'offrir la souveraineté politique à un peuple libre disposant de droits inaliénables.

Notre langage est également témoin de cette association révolutionnaire. On considère souvent,

par une évidence convenue, que la liberté d'expression est garantie car nous sommes en démocratie. Nul n'oserait remettre ce principe en cause. Pour autant, c'est aujourd'hui l'universalisme républicain, forger de cette liberté garantie à tous les citoyens sans distinction, qui est vivement critiqué.

Les droits de l'homme, fondements de l'universalisme, ne sont pas tombés d'un arbre à l'instar de la pomme de Newton. Ils sont le fruit d'un complexe idéologique, civilisationnel et historique propre au monde occidental du XIXe (et de tout son passé). Jadis, certains de ses précepteurs ont souillé son esprit en pensant civiliser le continent voisin. Alors qu'en réalité ils trahissaient ses principes fondamentaux. L'universalisme est donc européocentré. Il serait anachronique de le contester. Pour autant, le fait qu'il le soit le jetterait-il à la guillotine? On peut certes considérer qu'il s'adapte mal aux particularités de chaque région du monde, mais pourquoi empêcher aux autres États de faire le choix des droits de l'homme? Les libertés fondamentales dont nous jouissons chaque jour - ce journal librement publié en étant l'expression la plus simple - seraient-elles exclusives aux Européens? Je ne l'espère pas. Si les peuples de ces pays réclament, souverainement et sans intervention extérieure, l'application des préceptes rousseauistes et voltairiens à leur régime, alors pourquoi leur refuser.

L'universalisme des Lumières n'est-il fait que pour être imposé? C'est une idéologie, elle vogue, elle se mue, à mesure qu'elle pénètre sous l'Équateur, qu'elle sillonne dans les boulevards de Tokyo, où à travers les faubourgs de Dakar. A l'instar du communisme ou du capitalisme, chaque peuple se saisit de cette idéologie et la rature, la triture pour l'adapter à son chez soi. Le communisme à la chilienne d'Allende n'était certainement pas le communisme soviétique de Kroutchev, ni même le capitalisme rhénan (allemand) n'est pas celui de Margaret Thatcher.

Si l'on considère que l'universalisme des droits de l'homme est un fruit pourri, dont l'origine occidentale le prive d'exportation, cessons de défendre les Ouïghours du Xinjiang en Chine, les droits des homosexuels en Tchétchénie, abandonnons les Maliens, les Tchadiens mitraillés par Boko-Haram, méprisons les Soudanais, les Syriens et les Biélorusses dont le pouvoir bafoue dans le sang toute tentative d'opposition. On considère alors que chaque pays se gouvernant comme il l'entend, peut librement neutraliser les droits fondamentaux de sa population. Sans universalisme des Lumières, pas de droits de l'homme. Pas de bras, pas de chocolat.

Refuser l'universalisme en bloc c'est ainsi jeter à la poubelle l'idéal des droits de l'homme, ce qui est dommageable, je le crois. Comment construire un modèle politique sans la liberté de croire, de manifester, de s'exprimer, de publier, sans l'égalité inaliénable des droits de surcroît? Nous en serions aujourd'hui incapables, notre société se teinterait de ces nuances d'autoritarisme qui émergent partout. Les peuples sont aujourd'hui libres, dans notre époque post-coloniale, de décider de l'application ou non des droits de l'homme.

A commencer par la France.

Aujourd'hui, le plus grand défi de l'universalisme est celui de la disparition du racisme dans notre société. Sur ce point, les universalistes et les décoloniaux ont le même but: l'application concrète de la devise qui dore les frontons de nos bâtiments publics. En effet, la critique qui est généralement faite à la République n'est pas son complexe de valeur, mais bien son assurance à croire que ses mêmes valeurs se traduisent en faits. Ce ne sont donc pas les principes de la République universaliste qu'il faut attaquer, mais bien les pratiques de ses agents déviants. Ceux qui souillent l'uniforme républicain alors que leur charge est de protéger, d'enseigner ou plus largement de servir la République. En somme, ce n'est pas la

déclaration des droits de l'homme et du citoyen qui force la main au policier raciste, ni même la Constitution. C'est un racisme déviant ou parfois "systémique" - comme le montre Jacques Toubon dans le 11e arrondissement de Paris - pululant chez des groupes humains, comme une bactérie dans un vase clos. Un policier qui affirmerait commettre une bavure pour défendre la République avouerait son incompetence. C'est en agissant de la sorte, qu'il trompe l'institution et les droits qu'il est censé garantir.

Notre époque a besoin des droits de l'homme. Si dans certains pays, ils sont encore absents, assurons-nous à tout le moins qu'en France ils ne disparaissent jamais. Et ce, en ne cessant de défendre la liberté de la presse lorsqu'elle est attaquée au hachoir, la liberté de manifestation quand on tente de l'altérer, ou encore la liberté d'expression quand elle deviendrait sanctionnable.

Ce sont les droits de l'homme qui servent de justification à l'antiraciste réclamant l'égalité de traitement entre tous. Les valeurs et les principes de la République sont clairs à ce sujet: "Les différences ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune". Le racisme encrasse les droits de l'homme. C'est tout ce contre quoi ils s'érigent: le déterminisme judiciaire, politique et social d'un citoyen en fonction de ce que la nature a voulu pour lui: la pigmentation de sa peau. Un jansénisme moderne.

D'aucuns pensent que ces valeurs sont pompeuses et poussiéreuses. Mais au contraire, c'est bien la liberté qui chaque jour nous donne le droit de critiquer ceux qui tacheraient de la fouler. C'est l'égalité qui nous permet de prétendre à une meilleure considération que celle que nous avons aujourd'hui. C'est la fraternité qui protège ceux que beaucoup veulent stigmatiser.

Les valeurs de la République, les droits de l'homme en somme, ne furent pas créés à la solde du pouvoir mais bien par la voie de l'insurrection en 1789.

Aujourd'hui, elles ne servent pas l'oppression. Au contraire, elles constituent un rappel bruyant des principes que nous ne devrions jamais délaissier. C'est notre devoir d'agir comme vigies de ces droits que nul ne doit fausser.

LUCAS RIBEIRO

“

Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen

Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Trump prix Nobel de la paix?

Christian Tybring-Gjedde, président de la délégation norvégienne à l'Assemblée parlementaire de l'OTAN, issu de du parti du Progrès (droite populiste et anti-immigration), a annoncé au début du mois avoir proposé la candidature du président des États-Unis, appuyée sur ses « efforts pour résoudre les conflits prolongés dans le monde », et en particulier son implication dans les négociations et l'accord de banalisation des relations diplomatiques entre Israël et les Émirats Arabes Unis (EAU)

Les nominations au prix Nobel de la paix ne sont usuellement pas annoncées sous forme de liste par l'Institut norvégien, puisqu'elles résultent en fait de simples propositions qui doivent être envoyées avant le 31 janvier par toute personne habilitée à le faire. C'est uniquement parce que Christian Tybring-Gjedde l'a annoncé que le monde a eu vent de la nomination de Donald Trump.

Bien sûr, ce dernier s'est aussitôt satisfait de la nouvelle, sanctionnée d'un tweet étonnamment sobre : « Thank you ! ». On a pourtant connu le président bien plus violent dans ses tweets. Appeler Kim Jong-Un « short and fat », lui rappeler que lui aussi possède un bouton rouge, bien plus gros et fonctionnel, ou déclarer aux Nations Unies que « if it [the USA] is forced to defend itself or its allies, [it] will have no choice but to totally destroy North Korea » ne sont effectivement pas des paroles qui puissent laisser à penser que le personnage est porté sur la garantie de la paix dans le monde.

Il n'y a rien de surprenant à apprendre, alors, que les critères de nomination pour le prix Nobel de la Paix sont assez flous : dans ses dernières volontés, Alfred Nobel indique que le prix doit récompenser « la personnalité ou la communauté ayant le plus ou le mieux contribué au rapprochement des peuples, à la suppression ou à la réduction des armées permanentes, à la réunion et à la propagation des progrès pour la paix ». Certes, ces conditions semblent loin d'être remplies dans les citations au-dessus, ou même quand le président souligne à quel point il ne conçoit que la confrontation comme solution à un conflit : « If the righteous many do not confront the wicked few, then evil will triumph », déclarait-il à l'ONU en septembre 2017. Une organisation censée, pourtant, promouvoir et garantir la paix et la sécurité dans le monde... Et, bien sûr, la tendance du président étasunien à la course à l'armement, et à attiser la haine au sein même de son propre pays sont de tout aussi gros points noirs sur son dossier. Quand il refuse de condamner spécifiquement les mouvements suprémacistes blancs d'extrême droite qui ont renversé et tué une opposante à Charlottesville en août 2017, quand il promet aux manifestants de Black Lives Matter que « when the looting starts, the shooting starts » en 2020, quand il déclare en 2016 qu'il doit y avoir « some sort of punishment » pour les femmes décidant d'avorter, Donald Trump ne contribue même pas au rapprochement de son propre peuple. Comment peut-on alors considérer qu'il contribue à un rapprochement entre d'autres peuples ?



“

Alfred Nobel

[Le prix doit récompenser] la personnalité ou la communauté ayant le plus ou le mieux contribué au rapprochement des peuples, à la suppression ou à la réduction des armées permanentes, à la réunion et à la propagation des progrès pour la paix.

Christian Tybring-Gjedde défend sa position : selon lui, « que ce soit l'accord de Camp David de 1978 ou celui d'Oslo en 1993 : le prix de la paix a été donné aux protagonistes et cet accord [entre Israël et les EAU] est au moins aussi révolutionnaire pour le Moyen-Orient ». Il est certes vrai que les peuples israéliens et émiratis vont se retrouver rapprochés après des décennies de tensions. Mais cela se fait, une fois de plus, au détriment de la défense de la Palestine et au prix d'un favoritisme toujours croissant envers Israël de la part des États-Unis et d'une partie de la communauté internationale, soucieuse de rester en de bons termes avec les seconds. Est-ce vraiment pacifiste que de proposer un plan de « paix vers la prospérité » en Israël et Palestine qui concède à Israël le bénéfice des colonies déjà occupées en Palestine, ainsi que la vallée du Jourdain, et le contrôle total de Jérusalem ? Est-ce un progrès pour la paix que d'octroyer uniquement Jérusalem-est à la Palestine en tant que capitale, et d'accompagner gentiment cette mesure d'une démilitarisation forcée et d'une interdiction pour les réfugiés palestiniens de s'installer en Israël ?

Le politicien norvégien ajoute même – et c'est là qu'il aurait probablement dû se taire – que « pour les lauréats du Nobel, que ce soit en mathématiques, littérature ou chimie, personne ne s'interroge sur leur personnalité. Ce n'est pas la personnalité qui fait qu'on reçoit le prix, mais ce que la personne a effectivement réalisé pour instaurer la paix dans le monde. ». Outre le fait que Christian Tybring-Gjedde étale les détails de son ignorance sur le sujet – il n'y a pas de prix Nobel de mathématiques –, nous avons déjà montré que les méthodes de Donald Trump pour effectivement instaurer la paix sont pour le moins douteuses et ambiguës, si ce n'est agressives et partisans.

D'aucuns – Républicains, souvent, mais aussi

Démocrates – ajoutent que l'Institut a bien fini par décerner le prestigieux prix à Barack Obama en 2009 – de manière prématurée, selon son propre avis – malgré l'engagement des troupes étasuniennes dans les conflits en Irak et en Afghanistan, et plus tard lors de son second mandat, en Syrie. Trump lui-même suggérait en 2019 qu'il pourrait « obtenir le prix Nobel de la paix pour beaucoup de choses s'ils l'attribuaient de manière honnête, mais ce n'est pas le cas », se référant lui aussi à l'attribution du prix à son prédécesseur, qui, selon lui, « n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle il l'avait reçu ». De ce fait, Christian Tybring-Gjedde a retenu la leçon, puisqu'il a attendu la fin du premier (et peut-être dernier) mandat de Donald Trump pour proposer sa candidature. A moins qu'aucune action du président jusque-là n'ait servi de but pacifiste ?

Il reste à savoir : l'Institut Nobel jugera-t-il le 45^e président des États-Unis digne d'être récompensé pour son action en faveur de la paix à égale mesure que Nelson Mandela, mère Teresa ou Martin Luther King ?

LOUIS GAILLARD

RBG, disparition malvenue



Elle était une des figures majeures de la lutte pour la défense des droits des femmes, des homosexuelles et des minorités en même temps qu'une icône de la pop culture comme le démontrent les nombreux ouvrages et documentaires réalisés sur son parcours exceptionnel, le dernier en date (RBG, 2018) remportant l'Oscar du meilleur documentaire. Ruth Bader Ginsburg est décédée à Washington le vendredi 18 septembre.

La disparition de la juge de la Cour suprême des États-Unis a ainsi touché les milieux progressistes et démocrates américains qui se sont empressés de faire part de leurs condoléances, qu'ils soient des anciens cadres du parti tels que Nancy Pelosi ou des stars montantes telles Alexandria Ocasio-Cortez. Cela démontre de l'aura transgénérationnelle qu'a développée la juge tout au long de sa longue carrière comme en témoignent les hommages qui se sont suivis tout au long de la semaine.

RBG n'a pas toujours été considérée comme progressiste. À son entrée à la Cour suprême en 1993, on a dit d'elle qu'elle était modérée, bien qu'elle avait déjà un passif de juge, et plus largement de femme engagée.

Cette féministe convaincue a, durant sa carrière, défendu tout à la fois le droit à l'avortement ou le mariage homosexuel. Déjà dans les années 1950, elle est confrontée au sexisme latent de la société

américaine, comme lorsqu'un professeur lui propose des faveurs sexuelles en échange de la modification d'une note à un examen, ou bien encore lorsqu'en entrant à Harvard en 1956 elle fait partie des neuf femmes recrutées dans une promotion de cinq cents et qu'elle doit répondre à la question suivante : « Comment justifiez-vous de prendre la place d'un homme compétent ? ». Dans ce contexte, elle participe activement à la création en 1970 du premier journal américain consacré aux droits des femmes : le *Women's Rights Law Reporter*. Deux ans plus tard, RBG fonde le *Women's Rights Project* pour l'ACLU, l'Union américaine pour les libertés civiles, une ONG qui défend les droits et libertés des individus aux États-Unis en intentant des procès. C'est au sein de cette association qu'elle défend six situations discriminatoires à la Cour suprême, dont elle obtient cinq victoires. En invoquant le 14^{ème} amendement de la Constitution dans les affaires *Reed v Reed* en 1971 ou *Weinberger v Wiesenfeld* en 1975, elle parvient par exemple à rendre les distinctions fondées sur le sexe inconstitutionnelles. C'est elle aussi qui dénonce en 1974 dans le Statut juridique des femmes en vertu de la loi fédérale le sexisme sémantique de la loi américaine, elle y indique que la Constitution ne garantit pas les mêmes droits aux hommes et aux femmes du fait de l'utilisation du terme « homme » pour nommer à la fois les hommes et les femmes.

Toutefois, son combat n'est pas seulement féministe. RBG a aussi tenu à défendre le mariage homosexuel et le droit de vote pour tous les citoyens quels que soient leurs origines.

Son engagement est également politique. Ruth Bader Ginsburg s'oppose ouvertement au trumpisme et aux idéaux conservateurs du Président Trump.

Déjà durant la campagne présidentielle de 2016 elle s'indigne, non sans s'écarter de son obligation de neutralité, des frasques récurrentes du futur Président et affirme au *New York Times* « Je ne veux pas imaginer ce que serait le pays avec Donald Trump comme président ». Celui-ci ne manque pas de lui répondre sur Twitter dans la foulée et de demander sa démission.

Si cette démission n'aura jamais lieu -RBG souhaite poursuivre son engagement au moins jusqu'à la fin du mandat de Donald Trump - beaucoup de démocrates l'ont souhaitée avant la fin du mandat de Barack Obama afin de garantir un siège progressiste à la Cour suprême. Mais cette tête brûlée obstinée refuse et devient donc de fait le rempart contre les conservateurs, une barrière qui vient de céder. Comme un pied de nez à cet homme qu'elle méprisait tant, Donald Trump a été hué par la foule présente jeudi 24 septembre à Washington lorsqu'il est venu se recueillir sur la tombe de RBG. Il s'est retiré dans un brouhaha scandant « Sortons-le par les urnes ».

Au-delà de l'émotion que sa disparition a suscitée, l'enjeu politique de ce décès survenu en pleine campagne électorale n'échappe donc à personne. Le Président s'est ainsi exprimé le lendemain de la mort de la juge pour affirmer qu'il nommerait son successeur les jours suivants les funérailles en précisant que ça serait "probablement" une femme.

Chose promise, chose due. L'annonce est intervenue le samedi 26 septembre et la nominée est à la hauteur du Président "milliardaire" payant autant de taxes qu'un cheminot.

La vie et le parcours d'Amy Coney Barrett, 48 ans, en faisaient une candidate de choix pour devenir la première femme nommée par Donald Trump (hors Miss Univers).

Professeure de droit à l'université catholique Notre-Dame (Indiana), elle a travaillé auprès d'un juge conservateur de la Cour d'appel du district de Columbia.

Sa trajectoire personnelle conforte son image de conservatrice. Catholique pratiquante, elle élève avec son mari, également juriste, sept enfants, dont deux Haïtiens adoptés par le couple. Elle est aussi membre d'une petite communauté indépendante de l'Église catholique, People of Praise, qui pratique notamment la glossolalie, le « parler en langues », qui définit le fait pour ses membres, inspirés par l'Esprit saint, de prier en psalmodiant de manière incompréhensible. Elle considère ainsi que "la carrière juridique n'est qu'un moyen pour une fin [...] et cette fin est la construction du royaume de Dieu".

Ses opinions et prises de position sur des sujets juridiques et de société sont loin d'être les mêmes que celles de RBG. Elle se déclare anti-avortement, juge le Affordable Care Act (Obamacare) inconstitutionnel et en tant que juge à la Cour d'appel des États-Unis ces trois dernières années, elle a partagé les points de vue du Président en matière d'immigration et d'armes à feu. Si sa nomination est confirmée par le Sénat qui est à majorité républicaine depuis 2015, le nombre de juges dits conservateurs à la Cour suprême passera à 6, contre 3 juges progressistes.

Différence qui pourrait remettre en cause plusieurs lois et précédents judiciaires qui ont eu lieu au cours des dernières décennies comme le droit à l'avortement approuvé en 1973 et le mariage homosexuel, légal dans tous les états du pays depuis 2015.

La nomination d'un juge à la Cour suprême à un délai aussi proche de l'élection présidentielle pose d'autant plus problème qu'en février 2016, après la mort d'Antonin Scalia, ancien juge à la plus haute

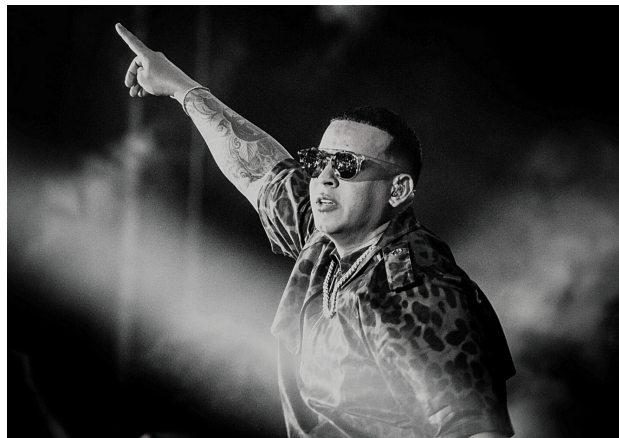


instance juridique du pays, Barack Obama avait nommé Merrick Garland pour le remplacer. Cependant le Sénat a rejeté cette proposition jugeant que la proximité avec les élections de novembre pourrait donner un ton politique à cette nomination.

Aujourd'hui le Président du Sénat Mitch McConnell est le premier à affirmer que la Chambre haute du Parlement -seule instance parlementaire autorisée à valider les nominations à la Cour- rendra son verdict sur Amy Coney Barrett avant la fin octobre.

OMAR EL-OUUGHIRI ET ZELIE BOUSQUET

Pourquoi aime-t-on le reguetón?



Après deux semaines d'inté assez violentes, vous aurez déjà sûrement embrassé l'ambiance Euro-latino-américaine de ce campus, ce qui veut aussi dire que vous avez déjà dans votre tête quelques morceaux de l'expression plus contagieuse du soft power latino: El Reguetón (car oui, le mot apparemment à une orthographe officielle), cette musique au rythme assez marqué qui vous a probablement déjà fait bouger les fesses et essayer le perreo pendant ces jours là.

Si vous le connaissez déjà car il fait partie de votre culture locale (ou car vous avez eu un Bachibac de qualité) vous ne serez pas surpris par son succès dans le Poitou. Pour ceux dont le premier contact réel ne fut que jusqu'alors, écouter notre Kit de Survie Poitevin ou voir notre petite Choréo de Con Altura, laissez-moi vous apprendre un truc ou deux sur ce que (si la covid le permet) sera bientôt la bande sonore de vos deux années à Poitiers.

Le Reguetón, c'est récent. Il est né par un mélange entre l'Amérique anglo-saxonne et latine au début des années 90. Il a pris comme inspiration la forme de chanter du Reggae de la Jamaïque, en les mélangeant avec des rythmes de Hip-Hop et Dancehall venant des États-Unis, une formule déjà employée dans la musique en anglais de la région. Une chanson en particulier, "Dem Bow" de Shabba Ranks, est considérée comme celle qui a donné le Riddim (ce rythme de percussions si caractéristique du genre) au genre naissant.

Le premier proto-reguetón est donc apparu dans Puerto Rico, île carrefour entre ces deux mondes. Vendu sous le nom de "Reggae en español", en copiant les sons qui étaient produits dans la Jamaïque à ce moment-là. De cette époque là, pas beaucoup d'artistes restent d'actualité mais il y en a que nous sommes obligés de citer: Daddy Yankee (ça vous fait pas de bruit dans la tête? Vous l'avez sûrement déjà écouté, c'est l'autre mec qui chante dans Despacito). Les sources d'inspiration changèrent peu à peu. Au début des années 2000, c'est le Rap du Style Eminem ou Kanye West qui dominait la musique populaire aux États-Unis, style qui fut copié progressivement par ces premiers chanteurs, autant dans la façon de chanter que dans la composition musicale, sans jamais abandonner les progressions du style latino et le Riddim. Au niveau des paroles, c'est là où le reguetón commença à devenir un moyen d'expression pour la jeunesse Latino, notamment pour la diaspora aux États Unis.

Autour de l'année 2003 ou 2004, il se massifica et devint de la musique populaire. Des artistes comme Don Omar ou le groupe Calle 13 finirent de "perfectionner" le reguetón, en lui donnant enfin un son caractéristique se séparant des influences États-uniennes et Jamaïcaines. C'est le temps de ce que vous verrez les latinos appeler "reguetón del viejo (et pour quelques uns, del bueno)", un reguetón pur, complètement frais pour l'époque. Un bon exemple de cette époque là serait la mythique: "Gasolina" de Daddy Yankee ou l'hymne Poitevin "Atrévete" de Calle 13, si vous n'avez pas encore dansé sur ces chansons à Poitiers, vous le ferez sûrement bientôt.

Après cette période là et jusqu'à aujourd'hui, le reguetón est devenu intéressant pour les principales discographiques étatsuniennes: l'argent des gringos propulsa définitivement le genre vers son acceptation régionale et internationale. C'est là où des artistes comme Arcángel, Nicky Jam, Ozuna, Bad Bunny ou J Balvin, pour en citer quelques-uns, sont apparus. L'industrie passa cependant dans un point de non retour: elle ne fut plus l'initiative de quelques artistes du Puerto Rico mais quelque chose de latino dans son intégralité, intégrée désormais à la nouvelle industrie de

consommation de la musique. Populaire comme jamais, elle arriva dans une période où d'autres artistes (et à priori pas latinoaméricains) pas connus pour jouer du reguetón, comme Enrique Iglesias, Luis Fonsi ou Shakira succombèrent à la fièvre du genre. Et pour faire un peu le nerd musical, c'est là aussi où le stéréotype du genre fut fixé: des chansons du type couplet-refrain-couplet-refrain-pont-refrain, avec son fameux Riddim bien marqué, pas de changement des accords dans la chanson et toujours avec une vitesse autour des 89 beats par minute (vitesse qui d'ailleurs est plus ou moins le tempo "moyen" que vous suivez quand vous commencez un rapport sexuel). Ces stéréotypes sont aujourd'hui la chose "à briser" dans le genre pour se faire une place dans l'industrie convoitée. Comme exemple récent, l'album "YHLQMDLG" de Bad Bunny présente des chansons comme "Safaera", qui serait en réalité un mashup de plusieurs musiques à plusieurs vitesses et ambiances dans une même chanson, ou "Hablamos Mañana" qui commence en chanson traditionnelle de Reguetón et finit en chanson de Hard Rock comme tribute au esprit grunge des années 90.

Et bien, même si économiquement le Reggaeton est un succès fort, socialement et politiquement, cela n'a pas été toujours facile. Après sa massification au début du siècle, il est passé par le rite de passage de toute musique populaire: être considéré comme responsable de la dégradation des jeunes du moment par la société. Parce que, oui les loulous, le Reguetón a été accusé de créer chez les jeunes des problèmes de violence et de consommation de drogue. Toute personne qui étudie un peu l'histoire de notre chère Abya Yala saura bien que les problèmes du narcotrafic et de la violence sur le continent vont bien plus au-delà que quelques chansons.

Différent est, à mon avis, le problème du machisme, la réduction de la femme à un objet dans plusieurs paroles. Ceci fut, dans mon cas, mon excuse pour ne pas apprécier le genre pendant beaucoup de temps. Je considère cependant que même avant le phénomène WAP de ces semaines avec Cardi B, le reguetón avait déjà commencé à célébrer le plaisir féminin, ou tout simplement, le célébrer de façon neutre. Des artistes comme Becky G, Natti Natasha ou même Rosalía essaient de donner un tournant au Reguetón vers le féminisme, avec un succès croissant. D'autres artistes à succès comme J Balvin depuis quelque temps ont une tendance à célébrer la joie

plutôt que le plaisir dans leurs paroles, ceci d'une façon très neutre et inclusive. "Amarillo", de l'album "Colores" est un bon exemple pour illustrer ceci. Et si vous voulez trouver des chansons explicitement féministes, vous pourrez aussi! Des groupes de plus en plus connus comme Bomba Estéreo font du reguetón explicitement pour les femmes. Il y a encore du travail à faire, je crois cependant que féminisme et reguetón s'avèrent compatibles, et à Poitiers on pourra toujours danser du reguetón volar-friendly.

Grosso modo: le reguetón sera une partie de votre vie poitevine, que vous le vouliez ou non. Dans ma vision des choses, vous allez assister à un phénomène similaire au Rock'n Roll des années 60 en Angleterre: il deviendra LA forme d'expression des jeunes Latinos, abandonnant un peu le côté hédoniste et adoptant en lui les préoccupations de notre génération. Je crois dans un reguetón qui fête la joie, le plaisir, la fête et la vie, mais aussi qui réclame le respect aux femmes, à l'humanité, à la planète et à l'Amérique Latine, des figures comme Residente ou Bad Bunny sont aujourd'hui réputées par leur engagement pour la démocratie dans le continent et dans le Puerto Rico, ce dernier fut même invité à parler de ce sujet à l'université d'Harvard. Seul le temps nous dira si, pour les enfants latinos de notre génération, les chanteurs de Reguetón seront les John Lennon ou Freddie Mercury de leur génération....

SANTIAGO ECHEVERRI

El loco enamorado

Après quelques matchs de Premier League, Marcelo Bielsa a déjà marqué les esprits. Protagoniste de matchs au scénario impensable, l'Argentin fait parler sa tactique et ses analyses sans égales sur le banc de Leeds United. Mais pourquoi est-il l'une des plus grandes controverses de l'histoire du football? Génie incompris ou éternel perdant, voici le portrait d'el Loco : Marcelo Bielsa.

Le 21 juillet 1955 est une date que la ville de Rosario en Argentine n'oubliera pas, Marcelo Alberto Bielsa Caldera naît dans une prestigieuse famille de la ville. Entre avocats, juristes, politiciens et architectes, Marcelo ne fait déjà pas comme tout le monde et n'écoute que sa passion pour le football. Malgré le discours familial, il devient joueur professionnel dans son club de cœur : le Newell's Old Boys. Mais Marcelo arrête sa carrière à seulement 25 ans à cause d'une grave blessure et d'un talent insuffisant. Son futur est finalement de l'autre côté de la ligne de touche. Afin de rester proche de sa passion, il devient professeur d'EPS puis entraîneur des jeunes du Newell's Old Boys avant qu'on ne lui confie les clés de l'équipe première en 1990. Dès sa première saison, il remporte le championnat avec des joueurs recrutés et formés depuis leur adolescence. Tout de suite, le plan de jeu Bielsa est clair : porté vers l'attaque avec un pressing constant et une immense intensité. Mais après 2 titres de champion d'Argentine, Marcelo Bielsa quitte Rosario laissant une marque indélébile dans le cœur des supporters. Le stade des Rojinegros sera d'ailleurs rebaptisé Estadio Marcelo Bielsa en 2009.

En septembre 1998, l'entraîneur se place déjà parmi les grands noms d'Argentine et se voit attribuer la prestigieuse Albiceleste, la sélection nationale. Son équipe est d'ailleurs favori pour la coupe du monde. Mais elle restera une grande déception du football argentin car Marcelo Bielsa ne parvient même pas à passer le premier tour. Deux ans après, l'Argentine remporte l'or au Jeux Olympiques d'Athènes mais à la surprise générale, El Loco démissionne de ses fonctions.

Marcelo Bielsa reste sur le continent mais file chez le voisin chilien en 2007. La sélection

nationale est alors au pire. Malgré ça, il qualifie le pays à la coupe du monde 2010 et parvient même à se hisser en 1/8ème de finale. Adulé par les supporters, il démissionne finalement en 2011 en raison d'un changement de président à la fédération chilienne, témoignant de sa fidélité. Il traverse l'Atlantique et arrive à Bilbao pour un nouveau défi. Encore une fois, Marcelo Bielsa surprendra par son jeu et sa tactique. Il emmènera l'Athletic en finale de la Ligue Europa et de la coupe la même année. Mais El Loco verra son équipe s'incliner deux fois et montrer un triste visage. Exténués, les joueurs ne supportaient plus le rythme des entraînements. Bielsa lui, partira la saison suivante.

En 2014, El Loco arrive à Marseille où il réalise une superbe première partie de saison. Mais le courant avec les dirigeants marseillais ne passe pas. S'ajoute à cela, le



discours des joueurs qui lui expriment leur fatigue. Les mauvais résultats s'enchaînent et Bielsa quitte l'OM avec le sentiment d'avoir été trahi.

Après un échec à Lille, il relève le défi de Leeds en 2018. Il fait renaître le club Anglais dès la première saison de deuxième division. En 2019, Leeds brille et est sacré champion de Championship, synonyme de montée. Aujourd'hui el Loco reste fidèle à ses idées, prônant un jeu offensif et captivant qui fait vibrer les supporters. Dès la première journée, son équipe surprend face au grand Liverpool champion en titre. Malgré la défaite 4-3, Bielsa

a offert aux supporters un match incroyable et a annoncé son ambition pour cette saison.

“Un Homme qui a des idées nouvelles est fou, jusqu'à ce que ses idées triomphent”

Lui même s'était bien cerné. Marcelo Bielsa est un personnage atypique que le monde du foot obsède autant qu'il rebute. Son surnom d'El Loco ne lui vient pas de nulle part, il a montré par le passé son caractère imprévisible.

Alors qu'il entraînait Newell's, Marcelo Bielsa a parcouru 25 000 km à travers l'Argentine à la recherche de jeunes joueurs. Il s'est rendu en pleine nuit chez la famille de Mauricio Pochettino, pour le convaincre de ne pas signer chez le rival. Deux heures après, il est rentré chez lui avec le contrat signé.

Bielsa voue un véritable culte à l'analyse footballistique, il a demandé à la fédération argentine 7000 cassettes des matchs de ses adversaires pour la coupe du monde 2002. Aymeric Laporte a été joueur de Marcelo Bielsa à Bilbao, il raconte que lors des matchs, l'équipe rentrait à 3 heures du matin mais que le lendemain à 9 heures, Marcelo Bielsa avait déjà revu le match 2 fois.

Marcelo Bielsa est imprévisible et encore, le mot est faible. Après avoir démissionné de la sélection argentine, il s'est isolé dans un couvent. Il explique qu'il le quitte après 3 mois car il entendait des voix et commençait à devenir fou. À Bilbao aussi il a fait parler de lui, il s'est battu avec un chef de chantier et a lui même rédigé une plainte dans laquelle il se reconnaît coupable.

Partout où il est passé, Marcelo Bielsa a laissé quelque chose dans le cœur des supporters. C'est à dire qu'il a déjà un profond respect pour celles et ceux sans qui le football ne serait rien. À son arrivée à Leeds, il a obligé ses joueurs à ramasser les déchets tout autour du centre d'entraînement pendant 3 heures pour qu'ils comprennent les efforts que les supporters doivent faire pour voir leur équipe jouer. Enfin, El Loco a déjà prouvé son fairplay par le passé. Pendant un match entre Leeds et Aston Villa, il a ordonné à ses joueurs de laisser l'adversaire égaliser car il jugeait que le but n'était pas juste.

Quel futur pour EL Loco ?

À la tête d'une très belle équipe de Leeds, Marcelo Bielsa va se frotter au championnat anglais et à sa grande compétitivité. Mais Bielsa vaincra-t-il ses vieux démons ?

Réputé pour fatiguer ses équipes, Marcelo Bielsa a un palmarès assez pauvre. Après avoir joué la première partie de saison, ses équipes craquent petit à petit et laissent une pauvre image derrière elles. Pourtant, il ne change pas sa stratégie, convaincu qu'elle est le meilleur moyen de gagner les matchs. Avec Leeds United, l'idée est la même : pressing à tout moment et projection en nombre pour attaquer. Chaque joueur sait exactement quoi faire et regarder ce football devient alors très plaisant. Le public est conquis mais les joueurs eux, doivent fournir énormément d'énergie. Mais alors comment Leeds a réussi à gagner le championnat de deuxième division ? La trêve due à la crise sanitaire a permis aux joueurs de Leeds de se ressourcer psychologiquement et mentalement. Au retour

“

Marcelo Bielsa

Un Homme qui a des idées nouvelles est fou, jusqu'à ce que ses idées triomphent

du football anglais, Leeds était dans une forme olympienne et a fini le championnat sans perdre un seul match depuis la reprise. Impossible de dire si sans la trêve, Leeds aurait tout de même remporté le titre de deuxième division mais il est sûr que la pause les a aidé. En ce début de championnat, Leeds United donne le sentiment de renaître : un entraîneur unique, un effectif complet et de haut niveau, des supporters fiers qui à Elland Road. Voir Leeds United faire une belle saison est clair, mais tout dépendra d'un homme : aussi complexe que passionné, aussi respecté que respectueux, aussi fou que génie. El Loco.

ANTOINE BRAULT